

**Au-delà des mots : la parole tragique dans la littérature post-sismique :
Faïlles de Yanick Lahens et *Tout bouge autour de moi* de Dany Laferrière**

**Beyond Words: The Tragic Voice in Post-Seismic Literature
Faïlles by Yanick Lahens and *Tout bouge autour de moi* by Dany Laferrière**

Hala CHAMATA 
Université Saint-Joseph de Beyrouth-LIBAN
halachamata7@gmail.com

Reçu: 11/04/2025,

Accepté: 30/08/2025,

Publié: 19/10/2025

Résumé :

Le silence se définit généralement par la négative : absence de bruit, de son, un vide contrastant avec la parole. Cependant, il constitue un élément du langage et peut revêtir des significations profondes et complexes. Il est interprété différemment en fonction des situations de communication. Le silence est un thème fréquent dans les représentations littéraires des catastrophes, le silence avant ou après le désastre. Le silence post-catastrophe est un langage puissant qui transcende les limites du verbal, une forme de communication qui peut être tout aussi puissante que les mots. Notre étude se focalisera sur l'analyse du silence dans la littérature post-sismique, spécifiquement dans les témoignages littéraires de Yanick Lahens dans *Faïlles* et de Dany Laferrière dans *Tout bouge autour de moi*. Nous examinerons les différentes manifestations du silence dans la littérature après le séisme, en mettant en lumière les marqueurs textuels et linguistiques employés par les écrivains pour le représenter dans l'écriture.

Mots-clés : silence, langage, catastrophe, témoignage, littérature

Abstract:

Silence is generally defined in negative terms: the absence of noise, of sound—a void contrasting with speech. However, it constitutes an element of language and can carry deep and complex meanings. It is interpreted differently depending on the context of communication. Silence is a frequent theme in literary representations of disasters—silence before or after catastrophe. Post-disaster silence is a powerful language that transcends the limits of verbal expression, a form of communication that can be just as powerful as words. Our study will focus on the analysis of silence in post-seismic literature, specifically in the literary testimonies of Yanick Lahens in *Faïlles* and Dany Laferrière in *Tout bouge autour de moi*. We will examine the different manifestations of silence in literature after the earthquake, highlighting the textual and linguistic markers used by the authors to represent it in their writing.

Keywords: silence, language, catastrophe, earthquake, testimony, literature

* Auteur correspondant : **Hala CHAMATA**

Langues & Cultures / © 2025 The Authors. Published by the University of Adrar, Algeria.

This is an open access article under the CC BY license (<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>)

Introduction

Le silence se définit généralement par la négative ou par l'absence, par opposition à la parole. Pourtant, selon Maurice Blanchot, « *le silence fait partie du langage, nous nous taisons, c'est une manière de nous exprimer. Il a un sens comme n'importe quel geste, n'importe quel jeu de physionomie ; et, en outre, il doit ce sens à la proximité du langage dont il manifeste l'absence* » (Blanchot, 1949 : 67). Ainsi le silence est-il un mode d'expression, « *un acte, l'acte de s'arrêter de parler, ou l'acte de ne pas commencer à parler. Il est donc un procédé, une stratégie, il est communication* » (De La Motte, 2004 : 13). A première vue, on pourrait croire à tort que la parole et le silence s'opposent : là où il y a silence, la parole n'existe pas et là où la parole se trouve, il ne peut y avoir silence. En réalité, « *Silence et parole forment un tout* » (Rassam, 1980 : 40). Ils sont inextricablement liés. « *La parole est le verso du silence et le silence le verso de la parole* » (Picard, 1954 : 10). Ils sont tous deux actifs et porteurs de sens, leur interaction mutuelle étant indispensable à l'existence du discours. « *On sait bien que le silence parle, que son éloquence joue un rôle capital dans la communication et qu'il peut être aussi effrayant que le cri* » (Van de Heuvel, 1984 : 79). Il convient de reconnaître que le silence englobe une diversité d'acceptions, ce qui en fait un concept complexe et riche en nuances. Le silence « *ne renvoie jamais à une signification figée, ses mouvements répondent à la circulation sociale du sens* » (Le Breton, 1997 : 77). Il n'est donc pas un phénomène isolé. Son interprétation dépend du contexte dans lequel il émerge, des normes culturelles, des relations interpersonnelles, et des dynamiques sociales qui prévalent dans un contexte donné. Le silence devient apparent pour mettre en lumière notre incapacité à exprimer, à manifester, voire à signifier nos états d'âme et à traduire les subtilités des communications. « *Son contenu dessine dans le fil du discours des figures lourdes de sens : clôture, ouverture, interrogation, attente, complicité, admiration, étonnement, dissidence, mépris, soumission, tristesse, etc.* » (Le Breton, 1997 : 77).

En littérature, les mots et les moments de silence s'entrelacent pour former une œuvre artistique et créative. La littérature constitue un terrain d'exploration où les auteurs sondent les aspects les plus complexes, controversés et risqués de la vie humaine. « *La littérature est un laboratoire dans lequel l'expérience des hommes est soumise à l'épreuve du danger* » (Salmon, 2022 : 21). Les œuvres littéraires deviennent de la sorte des espaces d'expérimentation où les personnages, et par extension les lecteurs, sont confrontés de manière intense à des situations potentiellement périlleuses. Dans les situations risquées auxquelles l'homme pourrait faire face, les séismes figurent parmi les plus redoutables. Le tremblement de terre du 12 janvier 2010 marque une date charnière dans l'histoire d'Haïti, l'installant au cœur de la planète et au-devant de la scène. Les écrivains haïtiens ont été les premiers à élever leur voix face à la catastrophe pour maintes raisons. Ils étaient poussés par un impératif éthique ou par un devoir de mémoire ou tout simplement stimulés par la nécessité de témoigner. Les rescapés qui ont survécu au drame sont soumis à un impératif moral auquel il leur est impossible de se soustraire. Un impératif qui renvoie selon Ricœur à la « vertu de justice ». En fait, celui-ci le souligne avec véhémence : « *Le devoir de mémoire est le devoir de rendre justice, par le souvenir, à un autre que soi* » (Ricœur, 2003 : 106). Ricœur associe aussi le devoir de mémoire à l'idée de dette à l'égard des morts : ne sommes-nous pas toujours redevables, pour une part de ce que nous sommes, à ceux qui nous ont précédés, à ceux qui ne sont pas revenus ?

« Le devoir de mémoire ne se borne pas à garder la trace matérielle, scripturaire ou autre, des faits révolus mais entretient le sentiment d'être obligés à l'égard de ces autres dont nous dirons plus loin qu'ils ne sont plus mais qu'ils ont été » (Ricœur, 2003 : 108)

En effet, le séisme qui a ravagé Haïti en 2010 a été l'une des catastrophes naturelles les plus dévastatrices de l'histoire récente. Il a engendré une riche production littéraire qui explore le thème du silence et du traumatisme. Plusieurs écrivains haïtiens ont cherché à exprimer les effets psychologiques de cette catastrophe à travers leurs œuvres, utilisant le silence comme un motif central pour évoquer l'absence, la perte et la mémoire collective. Dans *Les Immortelles*, Makenzy Orcel¹ explore comment le silence pèse sur les survivants, soulignant l'importance de la mémoire dans le processus de guérison. Dans *Corps mêlés* de Marvin Victor², le silence devient une métaphore des traumatismes non exprimés et des souvenirs refoulés. Nous retiendrons en particulier les deux grandes figures de la littérature haïtienne Dany Laferrière et Yanick Lahens qui ont survécu au drame et qui bénéficiaient déjà d'une renommée internationale. Leurs deux œuvres testimoniales offrent des lectures complémentaires du séisme de 2010, révélant à la fois les cicatrices visibles et invisibles laissées par cette tragédie dans le paysage haïtien. Pour Lahens, dans *Faillies*, le tremblement de terre devient un motif littéraire pour réinventer sa ville et réécrire l'histoire d'Haïti. Son devoir est là, user des armes en sa possession c'est-à-dire des mots « pour rapatrier ce malheur à sa vraie place. Au centre » (Lahens, 2010 : 18). Dans *Tout bouge autour de moi*, Laferrière voulait faire sortir la catastrophe d'une dimension uniquement haïtienne et tentait de l'universaliser. « Le séisme a fait le tour de la planète. Donc, il appartient à tout le monde » (Laferrière, 2011 : 136). La peintre et écrivaine haïtienne Marie-Denise Shelton résume bien le cas de *Tout bouge autour de moi* :

« [...] par un procédé d'écriture dépouillé de tout accent tragique, Dany Laferrière a réussi à traduire, de façon parfaitement explicite, l'expérience du séisme telle qu'elle a sans doute été vécue par la majorité des Haïtiens : le cri, le silence, le rire, mais surtout l'attachement à la vie » (Shelton, position 1695).

Le thème du silence revêt une importance particulière dans ces deux représentations littéraires du séisme. Comment le silence fonctionne-t-il comme un langage alternatif dans ces œuvres pour exprimer l'indicible des traumatismes liés au séisme de 2010 ? Quels procédés littéraires et textuels permettent aux auteurs de représenter le silence, et comment ces procédés participent-ils à la création d'une atmosphère post-catastrophe dans leurs récits ? En quoi le silence contribue-t-il à la construction d'une mémoire collective et d'une résilience partagée au sein des communautés affectées par le séisme, telle qu'elle est décrite dans les œuvres de Laferrière et de Lahens ? Notre recherche se concentrera sur l'exploration des diverses manifestations littéraires du silence post-séisme. Une attention particulière sera accordée aux indices textuels et langagiers variés pour traduire ce silence dans les deux récits testimoniaux sélectionnés.

¹ Makenzy Orcel est un écrivain et poète haïtien reconnu pour sa prose poétique puissante et son exploration des thèmes de la douleur, de l'exil et de la résilience dans la société haïtienne.

² Marvin Victor est un écrivain et cinéaste haïtien qui explore avec profondeur les thèmes de l'identité, de la mémoire et de la réalité sociale en Haïti, mêlant réalisme et poésie pour transmettre la complexité de la condition humaine.

2 Représentations du silence post-sismique

Dans *Failles* et *Tout bouge autour de moi*, Laferrière et Lahens accordent une importance considérable au silence. Ils mettent en lumière la profondeur du traumatisme et la complexité des émotions humaines face à la catastrophe. Ils offrent ainsi aux lecteurs une plongée dans les profondeurs de l'âme humaine en période de crise. Lors de situations émotionnelles intenses, une personne peut extérioriser ses sentiments à travers des expressions physiques, des larmes ou des sourires, des cris ou des hurlements, tout en gardant un silence verbal ou en évitant de partager ouvertement ses émotions. Ce silence exprime les tourments intérieurs et la difficulté à exprimer pleinement les émotions ressenties. Il témoigne d'une tentative de communication non verbale, parfois plus puissante que les mots, pour exprimer l'indicible et chercher du réconfort dans l'expression physique des émotions.

2.1. Gestes et aptitudes corporelles

Laferrière exploite le langage corporel pour illustrer le silence à travers des gestes subtils et évocateurs. Dans le chapitre intitulé « l'homme en deuil », la description de l'homme « *aux yeux rougis par le manque de sommeil* » (Laferrière, 2011 : 67) qui « *regarde un trop long moment le bout rouge de sa cigarette* » (Laferrière, 2011 : 67), est saisissante dans sa capacité à évoquer une profonde souffrance et une détresse émotionnelle intense. La couleur rouge est symbolique. Elle évoque l'état d'anéantissement dans lequel se trouve l'homme décrit. Tout comme la cigarette brûle rapidement lorsqu'elle est exposée à une flamme, l'homme se trouve confronté à des événements dévastateurs qui le consomment rapidement, que ce soit physiquement, émotionnellement ou psychologiquement. La catastrophe agit donc comme un incendie dévorant tout sur son passage, laissant derrière elle des traces de destruction et de désolation. Ces détails suggèrent un silence chargé d'émotion, où les mots semblent insuffisants pour exprimer la douleur ressentie. Laferrière démontre une empathie sincère envers la souffrance de cet homme. Son choix de se retirer discrètement dès qu'il ressent qu'il est de trop, témoigne de sa compréhension tacite de la situation. Dans ce contexte, le silence réside dans l'indicible. Il témoigne d'une forme de compassion, permettant ainsi de partager la douleur de l'autre et d'exprimer un soutien, sans avoir besoin de recourir aux mots. Il devient un langage puissant de solidarité et de réconfort, démontrant que parfois, les mots ne sont pas nécessaires pour communiquer la compassion et la compréhension. En se taisant, Laferrière et l'homme en deuil trouvent un moyen de se connecter au-delà des mots, renforçant ainsi le lien humain et la capacité à comprendre et à soutenir l'autre dans les moments difficiles.

Par ailleurs, des actions telles que baisser la tête ou détourner le regard peuvent véhiculer de manière puissante un mutisme émotionnel. Éviter le contact visuel « Nous évitons de nous regarder » indique un certain embarras ou une tentative de dissimulation d'émotions. Après un événement traumatique, cela pourrait refléter une certaine réticence à faire face à la réalité ou à exprimer les émotions qui pourraient surgir en se regardant mutuellement. Les individus ressentent le besoin impérieux de se protéger émotionnellement. Dans une situation où les paroles pourraient être insuffisantes ou difficiles à exprimer, les regards peuvent être une forme puissante de langage non verbal pour communiquer des sentiments de compassion, de

compréhension ou de soutien. L'expression « *leurs yeux parlent pour eux* » (Lahens, 2010 : 63) souligne cette capacité des yeux à transmettre des émotions et des pensées sans utiliser de mots. D'autre part, l'expression « *Les yeux baissés* » (Laferrière, 2011 : 163) suggère que la personne détourne son regard signifiant ainsi un état de retenue ou de recueillement. Par rapport aux écrivains, le silence représente de la sorte une manière de communication émotionnelle profonde et complexe. Dans ces situations, les émotions peuvent être exprimées, préservées ou communiquées par le biais de moyens non verbaux comme les regards. En outre, les écrivains expriment le silence à travers des gestes et des interactions physiques significatives entre les personnages. Par exemple, l'acte d'effleurer la main de quelqu'un, comme décrit dans le passage « *on m'effleure la main* » (Laferrière, 2011 : 163), relève d'une connexion physique subtile mais significative. Cet effleurement peut être utilisé pour exprimer du réconfort, du soutien ou de la compassion, particulièrement dans des situations où les mots peuvent sembler insuffisants ou inappropriés. De même, le geste de prendre quelqu'un dans ses bras, comme évoqué dans « *je la prends dans mes bras. En silence* » (Lahens, 2010 : 57), peut être interprété comme une manifestation de compassion et de solidarité. Le silence qui accompagne ce geste, consolide le lien émotionnel entre les personnages à travers une compréhension réciproque et un soutien inébranlable. Toutes ces manifestations physiques non verbales deviennent alors des signes révélateurs de l'état intérieur des personnages, permettant au lecteur de percevoir les tensions sous-jacentes et les émotions refoulées inexprimées verbalement. En utilisant le silence de cette manière, les écrivains enrichissent leurs récits en capturant la complexité des interactions humaines et en offrant aux lecteurs une expérience immersive et émotionnellement riche.

2.2. Sourires comme trace ambivalente

Le sourire et les larmes sont deux expressions émotionnelles diamétralement opposées. Pourtant toutes deux peuvent être considérées comme des formes de silence post-sismique. Elles émergent après des moments de grande intensité émotionnelle, laissant derrière elles un calme apparent mais rempli de significations profondes. Le sourire est bien plus qu'une simple expression faciale ; il peut être chargé de significations complexes comme le démontre l'histoire de V. qui a entrepris un long voyage en voiture à la recherche du corps de son mari. A son arrivée chez Lahens, malgré la douleur et le chagrin qui l'habitent, « *elle sourit* ». (Lahens, 2010 : 44). Le sourire peut être considéré comme une forme de silence émotionnel, une manière de ne pas laisser transparaître la souffrance intérieure. Lorsqu'« *elle trouve la force de sourire* » (Lahens, 2010 : 45), son sourire devient une forme de silence volontaire, une manière de refuser de se laisser abattre par les événements. Le fait qu'elle continue à « *[sourire] tous les matins, avant de se rendre dès 7h tous les matins, à l'hôtel, et à son retour à la tombée de la nuit* ». (Lahens, 2010 : 45), souligne encore davantage la profondeur de son acte. Son sourire devient alors une forme de méditation silencieuse, voire un acte de résistance. Ainsi, à travers le sourire de V., Lahens exprime le silence comme une manière de faire face à la tragédie, de rester connectée à l'amour et à l'espoir, et de résister à la destruction de son lien avec son mari. Frankétienne, également écrivain et ami de Laferrière, illustre parfaitement cette dynamique. Malgré les circonstances tragiques, il demeure « *souriant comme toujours car rien ne peut l'abattre* » (Laferrière, 2011 : 60). Il ne se laisse pas décourager par les événements négatifs qui se produisent autour de lui, utilisant son sourire comme une arme contre l'adversité. Effectivement, en observant le sourire persistant de Frankétienne, Laferrière représente le silence comme une réponse à l'adversité,

une manière de maintenir sa force intérieure et sa détermination malgré les épreuves qui se dressent sur son chemin.

Deux autres manifestations de sourires se révèlent également significatives. Tout d'abord, un sourire silencieux, capable de transmettre un réconfort et un apaisement, comme le décrit Laferrière : « *Le maigre sourire de mon beau-frère me rassure pourtant* » (Laferrière, 2011 : 55), agit comme un baume sur les émotions de Laferrière, lui offrant un sentiment de sécurité malgré les circonstances difficiles. En revanche, un sourire silencieux inquiétant, celui de la mère aux funérailles de la tante, contraste avec celui du beau-frère. « *Un petit sourire m'inquiète au lieu de le rassurer* » (Laferrière, 2011 : 104), confie Laferrière. Cette situation soulève des interrogations quant aux intentions cachées derrière ce sourire, mettant en lumière la capacité du sourire à communiquer des émotions contradictoires ou ambiguës. Partant de ces exemples de sourires silencieux, Laferrière exploite le pouvoir du silence dans la communication non verbale pour exprimer toute une gamme d'émotions, allant du réconfort à l'inquiétude, et met en lumière la richesse et la subtilité des interactions humaines.

2.3. Larmes révélatrices

Quant aux larmes, elles expriment une profonde douleur qui reste souvent difficile à verbaliser, surtout lorsqu'elle est causée par la perte d'un être cher. C'est précisément ce que ressent V. qui « *a les yeux rouges d'avoir pleuré* ». Consumée par le chagrin, elle annonce à Lahens, « *dans un sanglot ravalé, la mort de Micha* » (Lahens, 2010 : 57), tout en essayant de garder le contrôle de ses émotions. Lahens, de son côté, reste silencieuse, tentant de la réconforter. Mais c'est « *seule à la maison, qu'elle [pleurera] pour la première fois sur tout ce qu' [elle a] vu jusque-là* » (Lahens, 2010 : 57). Ce moment de larmes solitaires de Lahens représente une forme de silence intérieur où elle peut enfin donner libre cours à ses émotions et confronter la dure réalité de son vécu, jusqu'alors retenue. Dans un contexte similaire, devant l'ampleur des dégâts matériels et humains suite au séisme, l'observation selon laquelle « *Des familles entières pleurent* » (Lahens, 2010 : 51) évoque une profonde réalité. Les mots sont insuffisants pour rendre compte de manière adéquate de la douleur et de la détresse engendrées par le séisme. Les familles endeuillées, confrontées à la perte de proches ou à la destruction de leurs foyers se retrouvent dans un état de sidération qui les laisse sans voix. Leur tristesse se manifeste à travers des larmes, témoignant d'une douleur indicible et d'une souffrance démesurée. Les larmes deviennent ainsi le reflet palpable de la douleur incommensurable et de la souffrance universelle, une forme de silence qui parle plus fort que les mots. La citation évoquant que « *familles entières pleurent* » souligne également la dimension collective de la douleur après le séisme. Les larmes ne sont pas seulement individuelles, mais sont partagées au sein de toute une communauté. Les Haïtiens se trouvent ainsi unis dans une expérience collective de deuil et de désolation, renforçant les liens humains au travers de la souffrance partagée. Plus tard, Lahens rapporte qu'en sortant de la maison, à la vue des corps jonchés sur le sol, « *Nous avons tout de suite porté secours aux victimes mais nous ne pouvions pas ne pas pleurer* » (Lahens, 2010 : 68). En dépit de leur désir de porter secours aux victimes, les personnages se retrouvent incapables de réprimer leurs larmes, la situation étant émotionnellement accablante et difficile à supporter. Ainsi, à travers l'expression des larmes, Lahens utilise le silence pour souligner la profondeur émotionnelle des situations de perte et de

désolation, ainsi que la capacité des larmes à transcender les mots pour communiquer la douleur et la compassion.

2.4. Cris et hurlements

La citation de Laferrière « *On entend quelques cris étouffés* » (Laferrière, 2011 : 34) évoque une atmosphère de retenue et de répression des émotions, où les cris sont à peine perceptibles. Ces cris qui se font entendre, ne font que souligner davantage le silence assourdissant qui enveloppe la scène, laissant entrevoir l'ampleur du silence intérieur qui s'installe alors que chacun se confronte à sa propre vulnérabilité face aux forces insondables de la nature. Cette description suggère une tension entre l'expression extérieure et le tumulte intérieur des personnages. Plus loin, « *On crie fort. On gesticule* » (Laferrière, 2011 : 60) autour d'un blessé qui nécessite une attention médicale immédiate. Ici, les cris deviennent des réponses instinctives à une situation chaotique, marquée par l'urgence et la confusion. Ils reflètent la tentative désespérée des personnages de faire face à l'incompréhensible, de s'accrocher à un semblant de contrôle dans un monde bouleversé. Cependant, malgré leur intensité, ces cris révèlent une sorte de vacuité dans la communication. Ainsi, à travers ces deux occurrences de cris, l'auteur explore les différentes façons dont les personnages réagissent aux défis de la vie, allant de la répression silencieuse à l'expression désespérée. Il met ainsi en exergue les contraintes de la communication lorsque les événements atteignent leur paroxysme, illustrant ainsi la difficulté des mots à exprimer pleinement la tragédie et la détresse humaine dans ces moments extrêmes.

Dans le chapitre intitulé « Ça », Laferrière décrit un ensemble de personnes « *profondément fissurées à l'intérieur et qui ne le savent pas encore* », ayant « *refoulé à l'intérieur d'eux tous les cris* » (Laferrière, 2011 : 47). Ces gens ne crient pas à l'extérieur, mais plutôt à l'intérieur, dans le silence de leur être. En fait, le silence qu'ils maintiennent est le signe d'une détresse intérieure profonde, qui attend patiemment de se manifester. Tôt ou tard, ils seront rattrapés par leur tourment intérieur. Dans un passage marquant, Lahens souligne l'absence des cris généralement associés aux tragédies. Elle manifeste son étonnement en déclarant : « *Mais étrange quand même. Pas un cri, je veux dire un vrai cri de chez nous [...] Non pas un cri* » (Lahens, 2010 : 63). L'absence de cris génère un silence chargé de tension et d'émotions refoulées, accentuant l'anxiété et l'isolement de l'autrice après le séisme au point qu'elle souhaite désespérément entendre des cris. « *Que s'est-il passé dans ma ville ? J'ai envie d'entendre hurler. J'ai peur [...] de tant de silences autour de nos morts* » (Lahens, 2010 : 64). Peu après, le silence inhabituel est soudain brisé par un cri déchirant qui perce le calme. « *J'entends un cri tiré des entrailles. Un cri d'épouvante* » (Lahens, 2010 : 64). C'est le cri d'une fille dont on ampute la jambe. « *J'emporte avec moi cet unique cri qui retentira dans ma tête des nuits durant* ». Le silence devient donc « un cri silencieux » ou un silence qui « crie », soulignant la gravité et l'ampleur de l'événement qui a interrompu la quiétude initiale.

3. Stratégies formelles du silence post-sismique

Les stratégies formelles du silence post-sismique sont des outils puissants pour articuler l'ineffable. Elles sondent l'âme des individus et des sociétés touchées. Les écrivains utilisent une variété de stratégies narratives pour dépeindre ou suggérer le silence post-catastrophe. Ils

recourent à des procédés typographiques, syntaxiques et stylistiques et parviennent à évoquer ce silence de manière subtile, en jouant sur la forme du texte, les nuances du langage, et les émotions non verbalisées.

3.1. Dispositifs typographiques et ponctuation

Lahens utilise les lettres capitales pour accentuer la gravité de l'instant et exprimer l'incapacité à oublier un événement d'une telle envergure. « *JE N'OUBLIERAI JAMAIS LE SILENCE dans Port-au-Prince* » (Lahens, 2010 : 64). L'usage des majuscules ici traduit un cri de douleur et une lutte contre l'oubli. Il souligne la dualité entre le silence, qui symbolise un poids écrasant, et le cri, qui cherche à libérer la souffrance. Cette tension reflète la complexité des émotions liées au traumatisme, où silence et cri coexistent et se renforcent mutuellement. En outre, « *NOUS SOMMES COUPÉS DE L'EXTÉRIEUR* » (Lahens, 2010 : 64) illustre le rapport dichotomique entre le silence physique, et le tumulte émotionnel. Il exprime l'isolement, l'absence de soutien, et le mutisme des individus face à une rupture brutale, reflétant un isolement matériel et psychologique.

La ponctuation, en tant qu'expression du silence, se manifeste graphiquement par des pauses et des nuances d'intonation. Parmi les marques de ponctuation, les points de suspension jouent un rôle particulièrement significatif. Les points de suspension sont « *tout le matériel dont les écrivains bénéficient pour marquer l'hésitation, le silence, etc.* » (Durrer, 1999 : 28). Ils peuvent être considérés comme une marque d'un moment de réflexion pour les lecteurs au niveau extra-diégétique, et pour les personnages au niveau intra-diégétique. Lahens a été confrontée à la nouvelle du décès du mari de son amie V. Elle a appris que V. avait parcouru seule 300 kilomètres avec le corps de son mari dans le coffre de sa voiture. Face à une situation aussi bouleversante, elle exprime l'incapacité des mots à rendre compte de l'ampleur de l'événement. « *Aucun commentaire... Une ligne de silence passe par là* » (Lahens, 2010 : 94). Cette intégration délicate du silence dans le texte, à travers les points de suspension, amplifie le sentiment de vide ou d'arrêt qui peut suivre un événement aussi troublant qu'un séisme.

De plus, l'usage fréquent du point d'interrogation, notamment dans les interrogations rhétoriques, souligne le silence qui suit un séisme, comme le montre le chapitre éponyme de l'œuvre de Lahens. La question rhétorique « *Quels mots font le poids quand les entrailles d'une ville sont retournées, offertes aux ondes qui dansent dans la pestilence?* » (Lahens, 2010 : 17) invite à une réflexion sur la portée des mots dans un contexte de destruction et de chaos causés par un séisme. De manière similaire, la question rhétorique « *Quels mots font le poids face à des hommes et des femmes têtus, forcenés de vie qui, dans la poussière et les gravats de la mort, s'acharnent à réinventer la vie de leurs mains?* » (Lahens, 2010 : 17) souligne une fois de plus l'incertitude et la complexité des réponses face à une tragédie, tout en interrogeant le pouvoir des mots et des actions humaines dans la reconstruction. La reprise anaphorique de « *Quels mots font le poids...Quels mots font le poids...* » (Lahens, 2010 : 17) illustre la difficulté de trouver les mots appropriés pour exprimer cette expérience et les limites du langage. A la page suivante, trois questions rhétoriques consécutives évoquent encore la difficulté de trouver les mots adéquats pour exprimer l'inexprimable.

« Comment écrire ce malheur sans qu'à l'issue de la confrontation, il n'en sorte doublement victorieux et la littérature méconnaissable ? Comment écrire pour que le malheur ne menace pas le lieu d'existence même des mots ? [...] Comment écrire en évitant d'exotiser le malheur ? » (Lahens, 2010 : 18).

Ces interrogations peuvent être également inscrites dans un registre existentiel car elles posent des interrogations sur la condition humaine face au malheur, sur la capacité du langage à donner du sens à la souffrance, et sur le respect de l'humanité dans l'acte même d'écrire. Elles renvoient à la quête de sens dans un monde où la douleur paraît parfois insurmontable, tout en explorant la manière dont nous, en tant qu'êtres humains, tentons de survivre et de communiquer face à cette épreuve.

3.2. Répétitions et négations

La récurrence de termes et expressions évoquant le silence chez les deux écrivains haïtiens renforce le thème du silence et ses différentes significations dans leurs récits. D'une part, elle représente l'incapacité des personnages à trouver des mots pour exprimer leurs émotions ou leurs pensées suite à un événement traumatisant. D'autre part, elle pourrait servir à mettre en relief l'importance de ce qui n'est pas dit ou exprimé dans le texte, incitant ainsi le lecteur à méditer sur les implications du silence et des non-dits dans la narration. En premier lieu, la récurrence des termes « *silence* » (Lahens, 2010 : 11) (Laferrière, 2011 : 55-87), et de son dérivé « *silencieux* » (Lahens, 2010 : 17-25) illustre cette thématique. En second lieu, la répétition de l'expression « en silence » est révélatrice. Délicate et attentionnée face au malheur d'une fille qui a perdu un être cher, Lahens évite de lui parler des siens pour ne pas raviver sa douleur et révèle qu'elle retient ses larmes et la prend simplement dans ses bras « *en silence* » (Lahens, 2010 : 57). Suite à la perte d'êtres chers ou à la destruction de leur environnement, les personnages peuvent être enveloppés d'un silence empreint de tristesse et de deuil. Ce silence est suivi d'un silence de commisération marqué par la compassion et la compréhension envers la souffrance d'autrui. Il peut être partagé lorsque les mots manquent pour consoler ou exprimer la peine ressentie pour les autres. Découvrant la mort de la cousine de son ami Saint-Éloi, Laferrière écrit qu'il « *roule en silence jusqu'à l'entrée de Delmas* » (Laferrière, 2011 : 42). Cela signifie que le silence était constant et persistant tout au long du trajet. Il traduit le poids de la nouvelle de la mort de la cousine de son ami Saint-Éloi et la difficulté de trouver des mots appropriés pour exprimer ses émotions dans un moment de deuil. Enfin, le silence des sauveteurs qui « *travaillent en silence et en sueur* » (Laferrière, 2011 : 15) dans une ambiance infernale, symbolise la compassion et le professionnalisme. Ces derniers gardent leur sang-froid et ne soufflent mot, motivés par la nécessité de se concentrer sur la survie immédiate dans des conditions extrêmes.

Une autre forme de répétition émerge dans les récits des survivants de la catastrophe, comme en témoigne cet extrait : « *Nous voilà tous assis en cercle. Parlant à peine ou racontant pour la cinquième ou sixième fois ce que nous étions en train de faire au moment de la secousse* » (Lahens, 2010 : 25). Le silence découle ici d'une certaine forme de répétition et d'épuisement émotionnel. Il plonge les survivants dans un état de choc initial et reflète une totale défaillance des mots devant l'inconcevable. Déjà le fait de parler à peine montre une difficulté d'expression. Le

dérèglement langagier et la répétition continue des récits montrent une perte de lucidité et un trouble psychique provoqués par le séisme. Ils représentent aussi un moyen pour exorciser la douleur traumatique. Des symptômes similaires à ceux de l'aphasie, altérant la communication verbale, sont observés, tout comme des signes de logorrhée, où les paroles se déversent sans cohérence apparente. La difficulté persistante de P. à partager son expérience, manifestée par la répétition de l'expression « a du mal à » est le résultat du blocage émotionnel et de l'intensité des événements traumatisants qu'il a subis : « *P. a du mal à me raconter ce qu'il a vécu* » (Lahens, 2010 : 26), « *P. a du mal à parler* » (Lahens, 2010 : 27). Dououreusement affecté par les épreuves qu'il a traversées, P. incarne, en quelque sorte, l'expérience de tous les autres survivants, conférant une portée universelle à cette expérience.

Dans certaines situations, les deux écrivains haïtiens dévoilent leur incapacité de trouver les mots justes pour compatir avec la souffrance de leurs interlocuteurs respectifs : l'un des survivants, par crainte de recevoir de mauvaises nouvelles, hésite à appeler ses parents, tandis qu'une autre rescapée, conviée par Lahens à prendre une tasse de thé, éprouve elle aussi des difficultés à communiquer son vécu et sa douleur. La réponse « *Je ne sais pas quoi lui dire* » (Laferrière, 2011 : 24) (Lahens, 2010 : 48), attestée chez les deux auteurs, en est la preuve. La répétition ajoutée à la négation est très évocatrice dans ces cas-là. L'écrivaine emploie la répétition et la négation pour souligner le silence qui émerge et l'incapacité à trouver les mots appropriés face à des situations traumatisantes. Devant la gravité de la tragédie, Lahens reste sans voix incapable de transmettre une expérience aussi dure aux générations futures : « *[n]ous ne saurons plus quoi raconter à nos petits-enfants* » (Lahens, 2010 : 13). La négation met également en avant le silence comme une réponse face à l'indicible. « *Moi, je suis debout et je ne dis rien parce qu'il n'y a rien à dire* » (Lahens, 2010 : 90) et « *Sans rien nous dire* » (Lahens, 2010 : 47). D'autre part, le silence peut se présenter sous une forme non verbalisée mais néanmoins significative dans la scène. Il peut être également interprété comme un moment de pause chargé d'émotions, de réflexion ou d'incompréhension entre les personnages. « *On reste un moment sans rien dire, puis Frankétienne, comme s'il venait de se rappeler notre présence, nous invite à voir les dégâts. Des tableaux par terre* » (Laferrière, 2011 : 52). La négation utilisée dans l'expression « *sans rien dire* » le montre parfaitement. Finalement, dans le chapitre « Le silence », Laferrière exprime son étonnement en constatant qu'après avoir été affecté par une catastrophe naturelle, aucun son ne se fait entendre dans les environs. Il s'attendait à des cris, des hurlements, mais il n'y a eu « *Rien* » (Laferrière, 2011 : 11). En utilisant la négation, Laferrière met en lumière le silence qui règne en maître dans la réalité post-catastrophe. En effet, cette négation accentue l'impact du silence, le transformant en un élément central de l'expérience vécue par le narrateur.

3.3. Fragmentation énonciative

En fragmentant les phrases, l'écrivain transmet de manière efficace l'impact du silence qui suit le séisme, créant un rythme saccadé qui imite la tension et le vide ressentis après le tremblement de terre. Les exemples de phrases courtes sont nombreux. Nous en retenons quelques-uns. « *Puis ce silence* » (Laferrière, 2011 : 25) met en évidence le silence soudain et absolu qui règne après le séisme et l'impression d'immobilité et de stupeur qui s'en dégage. La phrase concise « *Pas un mot* » (Laferrière, 2011 : 130) montre l'inaptitude des entités divines se révèlent inaptes à répondre aux appels de Laferrière. Celui-ci, profondément choqué par l'ampleur des dégâts

causés par le séisme, réagit en interpellant les dieux et en leur demandant des explications. Cependant, ses efforts restent vains, comme le souligne la phrase suivante « *Les dieux se taisent* » (Laferrière, 2011 : 130). Cet enchaînement de phrases met en lumière la frustration de Laferrière face à l'absence de réponse ou de réconfort de la part des forces divines, renforçant ainsi le sentiment d'impuissance qui règne après la catastrophe. « *Après un silence* » (Laferrière, 2011 : 130) donne l'impression que le silence est si palpable, qu'il pèse sur l'environnement. La phrase « *Ses silences hallucinés* » (Lahens, 2010 : 48) suggère que le silence est si profond et si intense qu'il peut sembler irréel ou hallucinatoire. Il est également perturbant ou difficile à comprendre pour ceux qui le vivent. En utilisant l'affirmation « *J'entends encore ce silence* » (Laferrière, 2011 : 17), Laferrière met en évidence l'impact émotionnel et sensoriel du silence, soulignant son importance dans le récit ou dans l'expérience personnelle du narrateur. Cette phrase insiste sur le fait que le silence résonne encore dans sa mémoire, témoignant de sa force persistante.

3.4. Dialogue absent, descriptions dominantes

Il est à noter en dernier que l'un des moyens les plus évidents pour représenter le silence est de restreindre ou d'omettre délibérément le dialogue entre les personnages. Plutôt que de recourir aux échanges verbaux, les deux écrivains haïtiens privilégient des descriptions minutieuses et des actions porteuses de sens afin de traduire l'état émotionnel des personnages et la dynamique de leurs relations. Ces moments de silence fonctionnent comme des pauses suggestives, où le lecteur est invité à lire entre les lignes et à interpréter les non-dits. Par conséquent, l'absence de dialogue devient un choix formel de la part des écrivains pour amplifier l'impact du silence post-sismique en mettant en lumière le poids émotionnel des non-verbaux et en intensifiant la sensation d'isolement et de désunion parmi les personnages.

Dans leurs œuvres respectives, les deux auteurs décrivent les multiples nuances de silence qui se manifestent à la suite d'un événement d'une ampleur aussi significative qu'un tremblement de terre. Ces moments de silence s'insinuent dans les lieux, s'imprègnent de la nature environnante et confèrent aux protagonistes une aura de silence pesant. Dans le chapitre 12 intitulé Port-au-Prince, le silence des lieux est profond et saisissant. Lahens signale « *Le silence d'une ville pulvérisée où errent quelques fantômes* » (Lahens, 2010 : 61). Cette ville, habituellement animée, se transforme en un spectre de désolation et se présente sous le signe d'une ville fantôme saccagée, en ruines. En témoignent les bâtiments et les infrastructures endommagés et même effondrés (murs, maisons, toits) et la zone sinistrée qui « *sent la terre et la mort* » (Lahens, 2010 : 61). Chez Laferrière, le silence se révèle d'une part, par une atmosphère de destruction et de chaos. Celle-ci est représentée par l'adjectif « *détruit* » (Laferrière, 2011 : 21) répété à quatre reprises décrivant la scène de dévastation qui règne dans ces lieux : le bureau des taxes et contributions, le palais de justice, les magasins, la cathédrale. « *Un silence inhabituel* » (Laferrière, 2011 : 55) s'est installé après le séisme, en contraste avec le tumulte qui régnait avant la catastrophe témoignant de la rupture brutale et déconcertante que le séisme a infligée à la normalité apparente du monde. D'autre part, le silence post-sismique se perçoit par la coupure des moyens de communication : « *Plus de radio, car les antennes sont cassées. Plus de télé. Plus d'Internet. Plus de portable* » (Laferrière, 2011 : 27), « *Les communications téléphoniques sont coupées* » (Lahens, 2010 : 24). La déconnexion du monde extérieur est amplifiée par la reprise anaphorique de « *Plus de* », soulignant ainsi la gravité de la situation dans un monde moderne

qui dépend fortement de ces technologies. Plus loin, Laferrière répète que « *le système de communication est détruit* » (Laferrière, 2011 : 36). « *Les systèmes de communication (portable, téléphone fixe, Internet) ne fonctionnent pas encore à plein régime* » (Laferrière, 2011 : 37).

Quant au silence de la nature, l'écrivain le présente comme une indication de la perturbation profonde et dévastatrice causée par le séisme sur l'environnement et sur les êtres vivants. Il se manifeste à travers les réactions instinctives des animaux à la suite du séisme, avec les chiens et les coqs, habituellement bruyants, demeurant silencieux devant la tragédie qui se déroule. Le silence inhabituel du « coq de Port-au-Prince », habitué à chanter à tout moment, suggère une perturbation ou un danger inhabituel. Laferrière l'a remarqué et l'attendait comme une sorte d'indication de sécurité ou de normalité. A noter également l'absence des miaulements des chats « *Quant aux chats, on n'a pas entendu leurs miaulements* » (Laferrière, 2011 : 31). Ces animaux, habituellement présents dans le fond sonore nocturne, demeurent silencieux. Leur retrait sous les lits et dans les placards témoigne d'un changement dans leur comportement habituel, possiblement une réaction à la perturbation causée par le séisme, où les animaux cherchent instinctivement un refuge et se taisent par peur ou confusion. Le départ anticipé et précipité des oiseaux particulièrement sensibles aux changements environnementaux souligne également le silence qui s'ensuit, car les oiseaux ne contribuent plus au bruit naturel habituel. La perception attentive de ce silence par Laferrière est un indicateur poignant de l'ampleur du désastre et de la gravité de la situation, décernées par les signaux subtils de l'environnement. Son attention portée à ces détails révèle une sensibilité aiguë à la manière dont les êtres vivants interagissent avec leur environnement, même dans les moments les plus chaotiques et les plus tragiques. En reconnaissant la signification de ce silence, il souligne l'urgence de la situation et l'importance de comprendre ces signaux pour mieux appréhender les conséquences d'une telle catastrophe sur la vie sauvage et sur l'ensemble de l'écosystème.

Conclusion

En conclusion, la notion de silence post-sismique est une dimension intrigante dans l'étude des séismes et de leurs répercussions. En examinant les représentations du silence post-sismique et les marqueurs formels du silence, nous sommes confrontés à une profonde introspection sur la nature du calme qui suit la tempête. Dans ce cadre, à travers le silence, la littérature se révèle comme un puissant véhicule d'exploration et d'analyse de la condition humaine. En confrontant les lecteurs à des situations potentiellement périlleuses, elle les invite à plonger au cœur même de l'expérience humaine, leur ouvrant de nouvelles perspectives stimulantes. De cette manière, la littérature devient un accélérateur d'expériences, un terrain de combat où les écrivains s'engagent dans une lutte contre l'indicible et l'incompréhensible. Dans ce combat, lorsque les mots se révèlent impuissants à saisir la complexité de certaines situations ou émotions, le silence se métamorphose en un allié précieux, un espace de résonance où les mots s'élèvent pour donner sens à l'insensé.

Dans *Failles* et *Tout bouge autour de moi*, les écrivains haïtiens exploitent souvent le silence avec des connotations négatives, représentant les tensions et les traumatismes vécus par les personnages. Ce silence, par moments, favorise une introspection profonde et offre au lecteur un espace de recul vis-à-vis du tumulte du monde, permettant ainsi l'émergence de

l'interprétation personnelle et de l'expérience individuelle. À travers cette exploration du silence, les écrivains sondent les profondeurs de l'âme humaine, remettent en question les normes sociales et abordent des sujets sensibles. Des thèmes universels tels que la douleur et la compassion émergent, invitant le lecteur à une réflexion profonde sur la nature humaine. Le silence post-sismique est ainsi bien plus qu'une simple absence de bruit : c'est un espace chargé d'histoires non dites, de mémoires et d'espoirs pour un avenir plus stable et plus paisible. En fin de compte, la dynamique entre la littérature et le silence s'avère complexe et profonde pour ces deux auteurs haïtiens. Ensemble, littérature et silence forment un duo dynamique, capable de révéler les vérités les plus intimes et les plus universelles de l'expérience humaine. La littérature devient ainsi un terrain où le silence et les mots se mêlent pour créer un dialogue riche et profond avec le lecteur.

Bibliographie

1. BLANCHOT, Maurice, (1949), *La part du feu*. Paris : Gallimard.
2. CADEDDU, Paola, (2014), *La révolte du silence : l'œuvre de Lyonel Trouillot face au séisme de 2010. Haïti après le tremblement de terre : la forme, le rôle et le pouvoir de l'écriture*. Dir. Emmanuelle Vanborre. New York : Lang.
3. DE LA MOTTE, Annette, (2004), *Au-delà du mot : une « écriture du silence » dans la littérature française au vingtième siècle*. Munster.
4. DURRER, Sylvie, (1999), *Le dialogue dans le roman*. Paris, Nathan.
5. DUSAILLANT-FERNANDES, Valérie, (2014), *Quand un tremblement de terre secoue l'écriture : regards croisés sur une catastrophe dans Tout bouge autour de moi de Dany Laferrière et Failles de Yanick Lahens. Haïti après le tremblement de terre : La forme, le rôle et le pouvoir de l'écriture*. Dir. Emmanuelle Vanborre.
6. HANUS, Françoise et NAZAROVA, Nina (2013), *Le silence en littérature : de Mauriac à Houellebecq*. Paris : Harmattan.
7. LAFERRIERE, Dany, (2011), *Tout bouge autour de moi*. Paris, Grasset.
8. LAHENS, Yanick, (2010), *Failles*, Paris, Wespieser.
9. LE BRETON, David, (1997), *Du silence*, Métailié.
10. PICARD, Michel, (1954), *Le monde du silence*. Paris, P.U.F.
11. RASSAM, Joseph, (1980), *Le silence comme introduction à la métaphysique*. Toulouse, Association des Publications de l'université de Toulouse-Le Mirail.
12. RICOEUR, Paul, (2003), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Seuil.
13. SALMON, Christian, (2022), *L'Art du silence. Les liens qui libèrent*.
14. SHELTON, Marie-Denise, (2015), *Éloge du séisme*. Paris, L'Harmattan.
15. VAN DEN HEUVEL, Pierre, (1984), *Parole, mot, silence : pour une poétique de l'énonciation*. Paris, Corti.

Biographie de l'auteure

Hala CHAMATA est doctorante chercheuse (dernière année) en Lettres Françaises à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth (FLSH). Sa thèse, intitulée : *La représentation des catastrophes traumatiques dans la littérature francophone du XXIème siècle*, est dirigée par monsieur le Professeur Charif Majdalani. Le corpus regroupe douze œuvres littéraires émanant de différents cadres géographiques, sociaux et culturels et appartenant à des genres littéraires variés : témoignage, essai, fiction, roman graphique, journal, documentaire. Il s'articule autour de catastrophes traumatiques précises : à savoir les explosions nucléaires de Tchernobyl et de Fukushima, l'ouragan Katrina, le séisme d'Haïti, la Covid19 et l'accident nucléaire du Port de Beyrouth. La thèse est rédigée selon une approche pluridisciplinaire : générique, psychologique, écopoétique et éthique.

Hala a 30 ans d'expérience dans l'enseignement. Titulaire d'un diplôme d'études supérieures spécialisées en Langue et Lettres Françaises, elle enseigne le français au cycle secondaire dans des établissements privés et publics. Elle est également maître de conférences à l'université et formatrice à l'Institut Français du Liban.